

# Patric Jean, *La domination masculine*

Maud Navarre

Pour présenter le système de la domination masculine, Patric Jean a choisi volontairement de partir de ses « *petits signes* » pour en arriver aux aspects les plus tragiques tels que les violences conjugales ou encore le massacre de l'École polytechnique de Montréal au cours duquel 14 jeunes filles en phase de devenir ingénieures ont été tuées car elles étaient féministes.

Les « *petits signes* » de la domination masculine sont multiples. Le film ne nous en apprend guère plus sur le sujet. Ils y sont évoqués brièvement, sur un ton « léger », voire humoristique tel l'homme qui se fait rallonger le pénis de quelques centimètres et qui, sans avoir vu le résultat de l'opération, déclare déjà se sentir mieux. Cette première scène symbolise, d'ailleurs, à elle seule l'ensemble du raisonnement des quelques 90 minutes du film : une incision dans le symbole de la masculinité (le féminisme) pour rallonger de quelques centimètres la virilité (le *backlash* incarné par les discours antiféministes dont il est question à la fin). Partant de la présentation de ces scènes de chirurgie qui feraient frémir les plus aguerris, le réalisateur tend à accrédi-ter l'idée selon laquelle les femmes participent à ces représentations de la masculinité. Selon celles qu'il a rencontrées pour son film à l'occasion d'un *speed dating*, le « *prince charmant* » est ambitieux, intelligent, gentleman, protecteur voire jaloux, possessif et arrogant. « *J'ai besoin d'un homme qui me domine légèrement* » avoue même une femme. On peut s'interroger sur les conditions de production d'un tel discours : quel intérêt y a-t-il pour ces femmes à se présenter comme « féministes » sachant qu'elles sont là pour rencontrer des hommes ? Ce biais potentiel n'est pas abordé dans les bonus où le réalisateur revient pourtant sur les conditions de réalisation du film.

Chemin faisant, on en apprend un peu plus sur l'origine de ces représentations sexuées et sexuantes. Les différences sociales sont construites à partir des différences biologiques. Cette représentation est depuis si longtemps véhiculée que l'aspect social finit par être biologisé et passe pour naturel. Le réalisateur en veut pour preuve les jouets et livres pour enfants. Entre le déguisement de la princesse-sans-pouvoir (*Quid* des déguisements de fée ?), la batterie de cuisine de la parfaite femme au foyer ou encore la machine à laver avec son hublot qui laisse transparaître l'eau et le tambour qui tourne - comme celle de Maman ! -, les rappels au rôle dominé des femmes sont nombreux. Il en va de même dans les livres où les héroïnes restent à l'intérieur, rêveuses et mélancoliques, en attendant le prince charmant tandis que les super-héros règnent à l'extérieur. Dora l'exploratrice n'a qu'à bien se tenir !

Du symbolisme des livres, on en vient par une simplification un peu abusive au choix du métier. Un bref rappel des inégalités salariales malgré la plus forte réussite scolaire des femmes est fait. Des images se contentent d'évoquer les métiers féminins et masculins : entre autre, la caissière *versus* le technicien ; la secrétaire *versus* le député. Des spécialistes du sujet (dont on ne connaît le nom que lors du générique de fin) commentent les images : « les femmes travaillent deux heures de plus que les hommes en moyenne ». Et pour accomplir tout ce travail, il faut bien sûr une voiture, comme les hommes. Au salon de l'automobile, antre de la masculinité, celle des femmes est blanche et rose, avec des gros yeux noirs sur le capot. On dirait la voiture de Barbie en vrai ! Elle a une « assise un peu plus haute », des sièges aisément

rabattables et un grand coffre pour pouvoir mettre enfants et courses, *dixit* la démonstratrice en personne.

Le film gagne un peu plus en gravité après cette première esquisse de la domination masculine. On en vient alors à l'instrumentalisation du corps féminin. En quelques clics, le retoucheur transforme, à partir de photographies de corps de mannequins artificiels « parfait », un corps de femme banal. Autre exemple, une stripteaseuse, interviewée pour aborder le thème de la prostitution, évoque, comme origine de ses pratiques, sa « *rage* » contre les hommes à cause des abus sexuels qu'elle a subis : « *Pendant le temps où je les tiens sur ma chaise, ils n'ont le droit de rien du tout* ». Le striptease ouvre alors la brèche de la sexualité, par là-même de la vie privée : « *L'intelligence des femmes est dans les ovaires* » commente Léo Ferré dans une scène du film. La maternité est présentée comme un instrument d'asservissement. Une femme victime de violences physiques et psychologiques de la part de son mari explique : qu'« à partir du moment où il y a un engagement - pour ma part, ça a été la grossesse - là, vous voyez vraiment son vrai visage parce qu'il dit : maintenant, elle m'appartient. Elle ne peut plus partir ». Des violences verbales aux violences physiques, des femmes témoignent du comportement dégradant de leur conjoint, expliquent les causes de leur maintien dans un processus qui dure depuis de longues années, « je vais le changer », et relatent le manque de considérations de l'entourage. Une femme attaquée à la hache répond à une question de la psychologue : « - Vous l'aimez encore ? - Franchement, je ne sais plus ». De longues secondes de silence laissent réfléchir le spectateur à la force de la domination masculine. Ces scènes sont entremêlées du témoignage moins classique d'un homme violent qui explique comment il a pris conscience des brutalités qu'il infligeait : « Le déclencheur, c'est pas l'autre. C'est moi », comme pour déculpabiliser une bonne fois pour toutes les femmes victimes. Des témoignages de professionnels permettent de cadrer le sujet : une femme médecin explique que le phénomène touche toutes les couches de la population ; un policier formé aux violences conjugales présente les statistiques ; des avocates annoncent aux femmes terrorisées que leur conjoint violent est remis en liberté...

De la violence conjugale, dans la sphère privée, on en arrive alors à la violence publique comme ce fut le cas, en 1989, lors du massacre de 14 jeunes « féministes » à l'École Polytechnique de Montréal. Le film présente des témoignages scandalisés de féministes québécoises : « c'est le premier crime étiqueté féministe et collectif ». Le caractère antiféministe de l'acte est pourtant resté tabou pendant de longues années. Alors que celui-ci aurait dû logiquement entériner une fois pour toutes les discours antiféministes, il les a au contraire réactualisés. Le film présente alors des témoignages de « masculinistes » niant le caractère genré des violences conjugales, évoquant un « retour de bâton » pour les femmes : « ça ne va pas être la Saint Barthélémy, mais presque ». Le féminisme est assimilé au stalinisme, à un crime contre l'humanité. Les commentaires laissent entendre que ce backlash ou ressac, selon l'appellation qu'on voudra lui donner, menace d'autres pays notamment la France à travers les déclarations d'Eric Zemmour. Le mot de la fin revient aux féministes : « Ce ne sont pas les hommes qui vont changer, ce sont les femmes qui vont faire changer ». Retour au salon de l'automobile. Les femmes y font toujours les potiches et les hommes se précipitent pour poser à leurs côtés mais le violoniste joue un air mélancolique. Les sourires des femmes ne semblent plus être qu'une façade. Le processus de la domination masculine symbolisé par un mur blanc sur lequel le réalisateur accroche au fur et à mesure du film des images rappelant les différentes scènes s'achève ainsi.

On saluera l'initiative du réalisateur, déjà familier des « rapports de classe », comme il l'explique dans un précieux bonus qui permet d'en savoir un peu plus sur les conditions de

réalisation du film. Le reste des bonus n'apporte malheureusement guère plus au film déjà riche en lui-même d'une perspective féministe et égalitaire privilégiée aux discours scientifiques et différentialistes véhiculés par exemple dans le récent documentaire de Virginie Lovisone et Agnès Poirier, *Bienvenue dans la vraie vie des femmes* (2009). La comparaison entre ces deux productions permet d'ailleurs de faire apparaître deux logiques différentes : tandis que le message de Patric Jean (un homme) est à destination des femmes et vise à les inciter à se battre contre la domination masculine, celui des réalisatrices (deux femmes) de *Bienvenue dans la vraie vie des femmes* tend plutôt à encourager les hommes à se mobiliser pour l'égalité. Preuve que le sujet de l'égalité des sexes est loin de faire l'unanimité quant aux moyens tant matériels que discursifs devant être adoptés pour y parvenir. On appréciera également le travail pédagogique du réalisateur qui met à disposition un site internet ([www.ladominationmasculine.net](http://www.ladominationmasculine.net)) permettant de prolonger la réflexion à partir, notamment, d'un volumineux dossier pédagogique, téléchargeable en ligne, à destination des enseignants et.

## Pour citer cet article

### Référence électronique

**Maud Navarre**, « Patric Jean, *La domination masculine* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2010, mis en ligne le 26 octobre 2010, consulté le 06 février 2017. URL : <http://lectures.revues.org/1173>